

Messe des funérailles de Nicolas de Chastaing à Gouvieux Mercredi 24 octobre 2018

Accueil :

Nicolas, je t'ai connu et rencontré pour la première fois en janvier 2013. C'était au lendemain de ton premier passage à l'acte suivi d'une première hospitalisation. Tu venais reprendre ta scolarité en Normandie.

Pendant toutes les années qui ont suivi, le presbytère du Merlerault, puis la Maison Sainte Marie de Gacé, t'ont servi de lieu de répit. Si tu savais te montrer « *épervier flamboyant* » selon ton nom de totémisation scout, la Normandie était pour toi le lieu où tu pouvais baisser la garde, et trouver la force de ne pas commettre l'irréparable.

Ces derniers mois, ton angoisse permanente était de retarder le passage à l'acte. Lors de tes dernières hospitalisations, en particulier à Sainte Anne à partir de mars dernier, tu m'as sollicité pour pouvoir obtenir quelques permissions afin de quitter l'hôpital où tu étais si malheureux, et venir souffler un peu « *au torrent* ». Qu'est-ce que le Torrent ? C'est un foyer créé suite à ton arrivée en Normandie. Tu resteras à vie le premier enfant du Torrent, même si tu n'as pas pu effectivement en bénéficier avant tes 20 ans. Au Torrent, nous voulions t'offrir un lieu pour te poser à l'écart, déposer un peu du fardeau de ta vie, te reposer si possible, apprendre à composer avec tes fragilités, tes richesses, ta famille et ton entourage, en vue de transposer si possible : « *Au torrent il s'abreuve en chemin, c'est pourquoi il redresse la tête* » comme chante le psalmiste. Ainsi t'avons-nous accueilli deux mois en 2013, puis ponctuellement jusqu'en mars dernier et finalement après les pires moments où tu passais à l'acte.

Puis en avril dernier, tu as décidé de prendre une année de césure en Normandie, te disant : « *Peut-être que là pourrais-je me relever ?* » Était-il déjà trop tard ? Tu t'es dévoué à corps perdu, pour nous, pour les enfants, pour tous ceux que nous accueillons, comme tu l'avais fait dans tant d'associations, et nous te devons tant !

Cet été, suite au pèlerinage diocésain à Lourdes, tu as passé à ta demande, une semaine d'essai au Cenacolo. Là tu t'es occupé de la porcherie et des cochons : cela t'a fait un grand bien. Tu m'en as parlé d'une manière extraordinaire, soulignant la pertinence de toutes les expressions françaises telles « *avoir un caractère de cochon, être sale comme un cochon, manger comme un cochon* » et plus encore la situation du fils prodigue. Tu m'as dit : « *Je ne me suis jamais senti aussi proche de ce fils prodigue qui n'avait que les gousses que mangeaient les porcs pour se rassasier.* » C'est la dernière fois où je t'ai senti bien et apaisé : les cochons étaient le lieu du retour au réel, vraiment seul salut possible. Malheureusement tu n'as pas pu rester, parce que tu étais déjà trop fragilisé, et les responsables du Cenacolo craignaient de rajouter de la souffrance à ta souffrance, par la vie en communauté parfois rude.

Suite à ce séjour, tu es revenu avec ce désir fou : « *Puisque je suis déjà trop abîmé pour aller au Cenacolo de Lourdes, je vais vous aider à faire un 'Cenacolo Junior' à Gacé, dont j'aurais eu besoin plus jeune.* » Tu t'es dépensé sans compter en faisant mille choses, depuis les repas du soir, le logo de l'association et tout ce que tu nous laisses en plan : les tas d'arbres coupés du parc, l'ébauche du site Internet, les plans d'architecte, les vidéos prises, etc.

Au cœur de tout cela, ton combat ultime fut de me supplier de t'empêcher de passer à l'acte. Et je t'ai gardé partout, emmené partout, presque en laisse. Tu es devenu un enfant totalement soumis, donné, abandonné. Quand tu avais 14-15 ans, j'aurais tellement aimé que tu acceptes enfin d'être un enfant. Mais tu le refusais, tu ne le voulais pas : tu avais peur de l'affection des adultes. A tes 21 ans, j'ai passé tous les derniers jours de ta vie une heure à l'hôpital. Il n'y avait quasiment plus rien à dire et tu t'abandonnais comme un enfant. Mais cet enfant était déjà vide, éteint.

Ce 28 septembre dernier, tu m'as supplié de t'hospitaliser, ce que l'infirmière du CMP de Gacé a effectué. Je me suis dit : « *Enfin nous allons réussir à mettre en place le suivi médical qui te permettra de te relever.* » Tu y es allé et as joué le jeu en précisant : « *C'est pour me protéger* ». En fait c'était pour nous protéger, uniquement !

Ta délicatesse ultime fut de nous signifier : « *Je ne ferai pas cela chez vous, comme j'ai réussi à m'arrêter à Gouvieux et à Paris* ». Merci Nicolas de ta grande délicatesse. En même temps c'est pour nous si difficile, si incompréhensible. Jour après jour, je suis allé à l'hôpital et je sentais que tu lâchais peu à peu tout ce qui te retenait à la vie. Lundi 15 octobre dernier, tu as finalement réussi ce que tu tentais depuis tant de jours. Ta maladie d'angoisse et d'amour t'a emporté. Voilà ce que furent les derniers temps de ta vie. J'ai connu un Nicolas bien différent de celui qu'il donnait habituellement à voir.

Maintenant Nicolas tu reviens à la maison, apaisé. Tu es de retour à Gouvieux et nous sommes là pour t'entourer. Puisque nous ne pouvons plus te choyer, c'est à toi de nous choyer. Prends soin de nous, prends soin de ton papa, ta maman, Hervé et Valérie, prends soin d'Alexandre et Olivier tes frères. Quant à nous, nous voulons retenir le meilleur de ta vie, tous les enseignements que tu veux nous transmettre : à commencer peut-être par l'urgence de grandir en délicatesse mutuelle.

Seigneur, au début de cette messe, nous voulons te demander pardon pour toutes les duretés de nos cœurs, nos jugements, tout ce qui est contraire à ce que nous sommes au plus profond de nous. Nous te demandons pardon pour nos péchés. Prends-nous dans ta miséricorde.

Je confesse à Dieu.

Lectures :

Première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens (12,31 - 13,13)

Frères,

Recherchez donc avec ardeur les dons les plus grands. Et maintenant, je vais vous indiquer le chemin par excellence.

J'aurais beau parler toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante. J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, j'aurais beau avoir toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien.

L'amour prend patience ; l'amour rend service ; l'amour ne jalouse pas ; il ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil ; il ne fait rien d'inconvenant ; il ne cherche pas son intérêt ; il ne s'emporte pas ; il n'entretient pas de rancune ; il ne se réjouit pas de ce qui est injuste, mais il trouve sa joie dans ce qui est vrai ; il supporte tout, il fait confiance en tout, il espère tout, il endure tout. L'amour ne passera jamais.

Les prophéties seront dépassées, le don des langues cessera, la connaissance actuelle sera dépassée. En effet, notre connaissance est partielle, nos prophéties sont partielles. Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel sera dépassé.

Quand j'étais petit enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Maintenant que je suis un homme, j'ai dépassé ce qui était propre à l'enfant.

Nous voyons actuellement de manière confuse, comme dans un miroir ; ce jour-là, nous verrons face à face. Actuellement, ma connaissance est partielle ; ce jour-là, je connaîtrai parfaitement, comme j'ai été connu.

Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité.

Evangile de Jésus-Christ selon saint Luc 10,25-37

Et voici qu'un docteur de la Loi se leva et mit Jésus à l'épreuve en disant : « Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? » Jésus lui demanda : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Et comment lis-tu ? » L'autre répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ton intelligence, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui dit : « Tu as répondu correctement. Fais ainsi et tu vivras. »

Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » Jésus reprit la parole : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort. Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté. De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté. Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion. Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, et les donna à l'aubergiste, en lui disant : "Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai."

Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? » Le docteur de la Loi répondit : « Celui qui a fait preuve de pitié envers lui. » Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même. »

Homélie

« *Parler toutes les langues de la terre* » : la communication, l'écriture, la littérature. Oh que tu étais doué Nicolas en communication ! Tu t'es mis au service de nombreuses associations en ce domaine, et même à un niveau national, malgré ta jeunesse.

« *Etre prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu* » : l'intelligence. Oh que tu étais intelligent ! L'extrême intelligence de l'enfant précoce et même surdoué.

« *Avoir toute la foi jusqu'à transporter les montagnes* » : la foi, les prières, les adorations... Oui tu avais la foi ! Tu as même demandé le bréviaire des prêtres comme cadeau pour tes 15 ans. Dieu sait que je t'ai vu prier, persister. Lors des adorations nocturnes, il te fallait rester toute la nuit. Tu ne voulais pas te coucher : il fallait que tu tiennes ! Oui tu avais la foi.

« *Distribuer toute ma fortune aux affamés* » : la générosité et le service. Quand tu nous servais tous les soirs aux repas du foyer depuis le début de l'année, alors que tu étais déjà épuisé, il te fallait nous servir à l'assiette, même pour des enfants de dix à quinze ans. Nous étions servis comme dans un restaurant. La générosité, pas de soucis pour toi !

Et quant à te « *faire brûler vif* », l'héroïsme, tu t'es toi-même brûlé vif : ta manière de mourir a été précisément de nous protéger en demandant à être hospitalisé et vivre un enfer dont j'ai été témoin, surtout aux derniers moments.

La communication, l'intelligence, la foi, la générosité, le service et l'héroïsme : si je peux faire tout cela – et tu as pu le faire Nicolas –, il n'en demeure pas moins qu'en même temps, nous dit Saint Paul, on peut être « vide », « *cuirre qui raisonne, cymbale retentissante* ». Avoir le sentiment de n'être « rien » et se dire « *cela ne sert à rien* ».

« *Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien* » enseigne Saint Paul. Et pourtant Nicolas nous ne pouvons pas dire que tu n'avais pas la charité : tu en as fait l'expérience auprès du Seigneur, mais tout en vivant un mystère insondable – qui m'a tellement échappé – de vide : un sentiment d'inutilité.

Le samedi 6 octobre dernier, pour te permettre de sortir de l'hôpital en permission une journée, nous sommes allés à Alençon pour la journée « Pluie de roses ». C'est la dernière perche que tu as saisie pour tâcher de reprendre un peu souffle et sortir un peu de l'hôpital. Je t'ai vu assis avec ton chapelet, essayant de prier envers et contre tout. Avec tous les beaux témoignages que l'on entendait, les beaux chants, je disais au Seigneur : « *Ce n'est pas possible, cela va tout de même réveiller quelque chose*

en lui ». Mais au retour tu m'as dit : « *cela ne sert à rien* ». J'ai senti la désespérance continuer de t'anéantir. La dernière béquille qui te restait s'était effondrée : « *à quoi bon tout cela ?* »

Avant ta mort, tu m'avais donné à lire un texte que tu as écrit au premier trimestre 2018. Je l'avais lu en pensant : « *C'est de la littérature, du roman. Tu es un intello. Je suis moi-même rien à côté d'une intelligence pareille.* »

J'ai relu ce texte après ta mort, plus consciencieusement. C'est une sorte de roman dans lequel tu mets en scène un personnage mourant, en mettant fin à ses jours. Voilà ce que tu écris :

« Le cadavre était encore chaud et emportait avec lui son secret, ses joies, ses peines. Sa mine déconfite était semblable à son crayon : mal taillée pour ce qui l'avait attendu, donnant ainsi un air pathétique et risible à la scène. Son sourire narquois était à la manière dont il avait cru penser la vie : une mascarade. Affalé sur son lit, il n'avait laissé pour raison que celle de la folie meurtrière, sa folie meurtrière, se tuant à petit feu depuis le premier instant de sa vie. Il aurait ri de lui-même s'il s'était vu. Et pourtant il n'était plus. (...) Triste réalité d'une vie sans réalité. Il pensa en son fort qu'après tout, c'était mieux ainsi. Toute sa vie durant, le cadavre n'avait eu de cesse de ne rien considérer, ou plutôt de ne tout considérer que pour lui-même et de ne rien admettre des choses elles-mêmes. Son nihilisme l'avait emporté. Il n'a point vécu. Désertant les problèmes, il avait déserté la vie. Son nihilisme l'ayant emporté, il n'était rien et ne sera jamais plus. Et pourtant aux yeux de tous, sa façade était resplendissante, augmentant l'incompréhension de ceux qui pensaient l'aimer. Et pourtant ce n'était que le mur qui cachait le vide existentiel qui l'avait ruiné, ou du moins inanimé. N'agissant que par devoir, il ne tint plus et s'en alla. Si Dieu sonde les cœurs et les reins, fallut-il alors que ses amis eussent été Dieu ? Avaient-ils eu conscience de son avenir proche ? Pourtant aucun d'entre eux ne fut surpris. Et quand bien même ils ressentaient une vive douleur, ils oublièrent rapidement et vécurent tel qu'ils eussent vécu sans. Triste jeunesse que celle de l'ignorance ! Cet avertissement de la tombe ne les avait point marqués, et la façade écroulée d'un homme revenu à la vraie nature cadavérique semblait les avoir effrayés autant qu'un simple film que l'on regarde pour se faire peur. Sombre histoire. Mais à qui la faute ? Il emporta le secret dans sa tombe, n'ayant laissé pour témoignage sur cette terre que l'absence de vie avec laquelle il avait vécu. N'ayant laissé pour seul témoignage sur cette terre qu'un peu plus de vide : le vide de sa vie, le vide de son cœur, le vide de son intelligence. »

Tu as vraisemblablement écrit cela en mars-avril dernier, au moment où tu recommençais à céder à la tentation et flirter de plus en plus avec l'irréparable.

Comment Nicolas, as-tu pu penser, écrire et vivre tout cela ? Ce vide en toi pouvait à la fois nous échapper et nous laisser tellement démunis. Tu dis que tu laisses comme témoignage « *l'absence de vie avec laquelle tu aurais vécu et un peu plus de vide.* » Est-ce un témoignage recevable ? Peut-être ?

Peut-être nous invites-tu à reconnaître les vides qui peuvent nous-mêmes nous habiter. Nos propres expériences du vide existentiel dont il est déjà question au livre de l'Ecclésiaste : « *Vanité des vanités, tout est vanité.* »

Tu nous rejoins en ce sens où nous sommes tous confrontés au mystère de la personne humaine, en combat avec elle-même, ses ambivalences, ces contradictions, ses désertions.

Méditons sur ce qui peut créer en nous ce vide, l'augmenter, l'amplifier ; Ce qui peut le rendre irrésistible, au point de nous entraîner dans l'effondrement sur nous-mêmes.

Ce vide a existé de tout temps et dans le cœur de tous les hommes. Mais il y a aujourd'hui un élément nouveau, dont je voudrais parler, car il a été important pour toi et il est important pour nous tous, les jeunes en particulier et toute notre société contemporaine.

Nous portons en nous ce vide existentiel dans une société où le Web, l'Internet et le virtuel des images nous envahit. Une illusion de présence qui fascine et aveugle la personne : ce ne seront toujours que des images sans réalité, vides et creuses. Le vide intérieur ne sera jamais ainsi comblé, bien au contraire, surtout lorsque l'on passe des heures devant les écrans.

Ceux qui construisent les jeux virtuels et veillent à proposer un enchaînement de vidéos attractives, veillent précisément à piéger l'internaute pour qu'il n'ait plus conscience du réel lié au limites du temps et de l'espace ; et ce sans oublier le vide de parole, d'amour, de sens et d'humanité des images pornographiques si avilissantes par ailleurs.

Tout le temps gagné par la rapidité des nouvelles technologies est dramatiquement utilisé pour perdre la personne dans ses films intérieurs, fantasmes, illusions, et décharges de dopamine, au lieu de lui permettre de se réaliser dans la gratuité de l'écoute mutuelle, la relation, le don de soi et l'amour vrai.

Tu as tellement souffert de tout cela mon cher Nicolas. J'ai hésité à le dévoiler publiquement, mais tu peux être pour nous tous prophète en ce domaine, et dire à chacun : « *N'oublies jamais que si le vide existentiel de la personne est bien réel, jamais le virtuel, les technologies modernes et le web ne pourront aider à l'appivoiser. Cela fait tout le contraire et le rend totalement abyssal. Il est si facile d'y passer ses nuits et même d'y perdre sa vie.* »

Depuis tes 15 ans tu m'avais confié, sous le sceau du secret, tes hontes et culpabilités à ce sujet. Aujourd'hui, vu comme ce fléau se répand, je crois que tu m'invites à mettre les pieds dans le plat : ayons l'audace d'en parler simplement, en vérité, sans fausses culpabilités et réagissons en conséquence.

En effet sur Internet, tout est visible, mais rien n'existe réellement. En revanche, tu avais parfaitement compris dans ton intelligence et par ta foi, qu'à l'Eglise, devant le Saint Sacrement, rien n'est visible – il n'y a rien à voir – mais tout est là ! C'est l'hostie : « *Je ne vois que du pain, mais le Seigneur est réellement présent* ». Tu le savais et c'est pour cela, que chez toi, ce combat fut si intense.

Devant le Saint Sacrement et devant la personne que l'on accompagne d'une simple présence gratuite et désintéressée, il n'y a rien à voir, mais tout est là, la vie, l'existence et l'être : « *L'amour prend patience ; l'amour rend service ; ne jalouse pas ; ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil ; ne fait rien d'inconvenant ; ne cherche pas son intérêt ; ne s'emporte pas ; n'entretient pas de rancune ; supporte tout, fait confiance en tout, espère tout, endure tout.* » Voilà vraiment ce que tu as cherché à vivre, en particulier aux derniers mois de ta vie, et ce dont j'ai été témoin avec émerveillement. Mais ton corps – qui par ailleurs ne pardonne pas – était déjà mort, alors que j'avais devant moi une âme si belle !

Si je révèle ton combat au grand jour, dans l'infini respect que je te dois, c'est pour notre bien à chacun. Saint Paul nous dit : « *Quand j'étais un enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant.* » Toi mon cher Nicolas, quand tu étais un enfant, ta précocité faisait que tu ne parlais pas, ne raisonnais pas comme un enfant. Tu étais déjà habité par tous les questionnements dont je viens de parler. Nous discussions presque d'égal à égal comme si tu étais déjà adulte et tu savais mener ton monde. Pourtant, quels qu'aient été tous tes comportements d'adulte, tu étais réellement un enfant, et un enfant tellement difficile à appréhender.

Tu étais un enfant, comme tant d'autres, habité par une soif insatiable, une soif d'absolu, une soif de Dieu. Un enfant doté d'une extrême sensibilité, peut-être d'une sensibilité exacerbée, sensible à l'excès qui se protégeait en faisant peu confiance aux adultes.

Un enfant en besoin de sécurité, d'estime, d'amour : besoin de se sentir aimé au point de se rendre impossible, besoin d'exister au point d'être envahissant, besoin d'être estimé au point d'être superbe et parfois méprisant.

Un enfant qui finalement ne demandait qu'une seule chose : « *Rassurez-moi, sécurisez-moi dans l'amour, l'estime et l'identité sexuée. Suis-je vraiment un homme, masculin ? Suis-je vraiment un homme avec ce mystère de solitude et d'anxiété qui m'habite ?* »

Oui Nicolas tu étais un homme en devenir. Simplement, tu étais d'abord un enfant ayant besoin d'être contenu, rassemblé, limité. L'amour – selon le poète Rainer Maria Rilke – ce sont avant tout des solitudes « *se protégeant, se complétant, se limitant et s'inclinant* » les unes devant les autres.

Nicolas je te demande pardon, en mon nom, au nom de tes parents et au nom de tous les adultes qui ont essayé de t'accompagner, de ne pas avoir réussi à te limiter dans tes quêtes insatiables, te retenir dans tes fuites éperdues, t'arrêter et te protéger de toi-même. Nous avons nous-mêmes nos propres fragilités et nos limites. C'était un combat impossible pour nous comme pour toi, et je sais que tu nous as déjà pardonnés.

Nous sommes tous à la fois ces hommes roués de coups, dépouillés, à moitié morts sur le chemin, et ce bon samaritain chargé de les relever. Mais comment être un bon samaritain si l'on n'est pas en

bonne santé ? Il faut être fort pour relever l'homme blessé. Sinon nous risquons d'être emportés par nos propres blessures. Comment être bon samaritain pour les autres lorsque l'on est soi-même déjà à terre ?

C'est aussi l'un des grands drames de ton existence mon cher Nicolas. Tu voulais être un bon scout, parfait, toujours prêt à servir, sauveur du monde, bon samaritain pour chacun, alors que tu étais si meurtri par ailleurs.

Dans les textes que tu as écrits, un seul évangile est cité – celui du Bon Samaritain précisément – et tu mets en scène un certain père Benoît qui prêche à ce sujet. Du haut de tes vingt ans, tu as donc déjà écrit une homélie ! La voici :

« Frères et sœurs, vous l'avez compris, l'Évangile du jour racontait l'histoire du bon Samaritain. Rappelons les faits : un homme quelconque marchait sur une route tout aussi quelconque. Là, au détour d'un sentier, des hommes l'agressent, lui volent son argent et le laissent pour mort. Un prêtre, une des plus hautes autorités de l'époque, le voit et passe son chemin. De même pour un lévite. Mais vient le tour d'un samaritain qui s'occupe de ce malheureux, saisi de pitié et de compassion.

Frères et sœurs, l'homme quelconque, c'est chacun d'entre nous ! Les bandits, ce sont les épreuves de la vie. Combien de fois n'avons-nous pas supporté des coups dont nous pensions à juste titre ne jamais pouvoir nous relever ? Qui du décès d'un proche, qui d'un emploi perdu, qui d'un chagrin d'amour, qui d'une de ces nombreuses misères présentes si souvent dans nos vies ? Mais à chaque fois, nous avons vu une main tendue pour nous aider : fût-ce un ami, un proche, un inconnu. Car si nous sommes si communément le pauvre homme laissé pour mort, nous sommes aussi censément les bons samaritains pour d'autres sans même que nous nous rendions compte.

Frères et sœurs, constatons comme l'amour de Dieu est immense ! Nous pouvons tous participer au salut de chacun ! N'est-ce pas merveilleux que de pouvoir aider ainsi nos frères ? Mais cet évangile a un autre sens : le secours n'est pas nécessairement apporté par ceux qui le devraient primordialement. Le prêtre tout d'abord : habitué à côtoyer le Saint des Saints, proche de l'amour brûlant de Dieu, ses devoirs lui font oublier l'essentiel : aimer son prochain. De même pour le lévite, serviteur du temple.

Frères et sœurs, il en est de même dans nos vies. N'attendons pas que d'autres fassent à notre place ce que nous devons faire nous-mêmes. Si le samaritain n'avait pas laissé parler son cœur, l'homme serait mort ! C'est nous "le sel de la Terre, la Lumière du Monde" ! Quand je vous vois vous embourgeoiser et ne plus avoir de charité les uns envers les autres, je me demande si vous ne vivez pas dans l'hypocrisie. Lorsque vous venez me voir, généralement tard le soir au plus profond de vos torpeurs, vous attendez de moi ce que vous refusez aux autres !

Frères et sœurs, combien parmi vous souffrent de manque d'amour ? Tous ! Dieu vous comble de ses grâces, mais si vous ignorez l'amour dû à votre prochain, jamais vous ne pourrez être à votre tour comblés de l'amour de Dieu. Si vous ne voyez pas le christ dans le prochain, comment pensez-vous pouvoir le trouver dans l'Eucharistie ? L'amour de Dieu passe par l'amour fraternel. Comportez-vous avec tous comme vous souhaiteriez que chacun se comporte avec vous ! Vos ragots, vos médisances sont des contre-témoignages, et souvent le meilleur lieu que vous trouviez pour colporter cette inhumanité est le parvis de l'église, vous qui venez à peine de voir les saints mystères célébrés.

Ces contre-témoignages quotidiens sont la pire offense que vous puissiez faire à Dieu. L'amour est un don sans retour. Vous avez été aimé gratuitement par Dieu, aimez gratuitement ! Sans cette chaîne d'amour, nos vies ne valent rien. Combien de jeunes ne se seraient pas suicidés s'ils s'étaient sentis aimés ? Combien de vieillards seraient morts dans la paix s'ils s'étaient sentis aimés ? Vous êtes les colporteurs de l'amour de Dieu ! C'est à nous tous qu'il appartient de faire connaître et sentir son amour par notre propre amour ! Ne restez pas comme un labrador douillet sur votre tapis affalé près du feu de cheminée.

Ah ! Certes, qu'elle semble agréable cette vie de labrador, mais la vie est trop courte pour ne pas aimer ! La vie est trop courte pour ne pas allumer le feu de l'amour en tous nos frères ! Qu'avez-vous fait de l'esprit d'aventure de votre jeunesse ? »

Voici donc l'homélie que Nicolas nous adresse aujourd'hui : et mon cher Nicolas nous en prenons plein la figure ! Cependant, tu nous dis que les bandits sont les épreuves de la vie. Merci de ton extrême

délicatesse : tu n'accuses personne. Et tu nous demandes de cesser tous ces jugements, toutes les mises en accusation dont nous sommes capables. Seul Dieu juge : pour avoir la prétention de juger les autres, ou de nous juger nous-même, faudrait-il que nous soyons Dieu !

Ce matin, j'ai trouvé dans tes affaires une lettre, écrite il y a plus d'un an car tu dis ne pas avoir 20 ans, tout simplement adressée au Pape. Il semble qu'elle n'ait pas été envoyée. Tu as été touché par son acclamation si souvent reprise : « *Qui suis-je pour juger ?* »

En voici quelques extraits :

« *Très Saint Père,*

Je prends ma plume pour vous écrire, au détour d'une de mes nuits d'angoisse, parce que vous êtes mon père, et que je suis votre fils, parce que vous être le Pape et que je suis catholique.

Je vous écris parce que, comme beaucoup de mes contemporains, j'ai été marqué par les manques affectifs, marqué au fer rouge au plus profond de mon âme, marqué au fer brûlant au plus profond de mon cœur de chair, qui ne souhaite que brûler d'amour pour toujours en pleine communion avec Dieu. J'ai ce désir au plus profond de mon être, ce grand et beau désir d'être saint, d'être en « cœur à cœur avec Dieu, m'unir à Lui toujours » comme le disait Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face. Mais aujourd'hui, je crois être miné à un point où seule une grâce d'une puissance d'amour infini pourrait m'aider, et c'est pourquoi je viens filialement, demander votre aide, votre prière et votre soutien. Je vous écris tel un enfant qui vient vers son père pour être consolé.

Ma situation me plonge dans une tristesse et une angoisse profonde. Et j'ai peur de poser des actes irréparables. Je ne sais comment m'en sortir. Je me sens opprimé à cet âge où certains commencent à vouloir se marier, ou devenir prêtre. Je n'en veux à personne de cette situation. Ni à mon père, ni à ma famille, ni à moi-même, ni à Dieu. Je suis simplement une brebis perdue qui n'arrive pas à trouver le chemin par lequel Dieu, le Bon Pasteur veut la faire paître auprès de Lui. Je ne vois plus rien, et je suis comme face à un mur. J'ai l'impression que Dieu se cache. Et mon cœur se ferme à cette présence qu'il désire tant mais que l'absence de cette présence divine détruit peu à peu.

S'il vous plait Très Saint Père, rappelez-nous que Dieu nous aime, et qu'Il a voulu que nous nous sanctifions par cette souffrance. Sinon pourquoi nous aurait-il faits ainsi ? Dieu n'est pas un sadique ! Au cœur brûlant je veux tout donner et me consacrer à son amour. Je suis convaincu que Dieu m'aime, mais je me sens tellement petit et faible que je ne sais ce que je dois faire.

Je veux me jeter dans les bras paternels de Dieu, tel le fils prodigue, et c'est pour ça Très Saint Père que je viens me jeter dans vos bras. Je vous en prie ô mon père d'accepter cette modeste lettre d'un fils à son père. Je souffre et je suis inconsolable. Rappelez-moi, je vous en supplie ô mon père que vous m'aimez parce que je suis votre fils, et que Dieu m'aime parce que je suis son enfant.

Très Saint Père, je vous prie d'excuser cette insolence que j'ai envers vous dans cette lettre, mais je viens à vous tel un enfant blessé par la vie et auquel vous avez dit : « qui suis-je pour juger ? » Je sais que vous avez deux milliards d'enfants dans le monde et peut-être que je ne recevrai pas de réponse. Je ne vous en demande pas, si ce n'est celle de la prière mutuelle et d'enseigner plus particulièrement mes frères de souffrance et moi.

Je vous assure Très Saint Père de prier pour vous dans ma prière quotidienne, au milieu de ma solitude, et je vous demande votre bénédiction. Merci Très Saint Père du temps que vous m'avez consacré !

Bien filialement dans l'amour de Dieu,

*Nicolas de Chastaing,
Votre fils bien aimé. »*

Pour finir Nicolas, je voudrais donner l'interprétation traditionnel des Pères de l'Eglise de l'évangile du Bon Samaritain. L'homme étendu à demi-mort au bord du chemin, c'est chacun d'entre nous. Les bandits, ceux sont les épreuves de la vie comme tu le dis, mais plus encore les démons et le diable qui

se servent de nos fragilités, nos blessures et nos souffrances, pour nous faire tomber, et pour que nous en arrivions à nous détester nous-mêmes.

Le Bon Samaritain qui descend de Jérusalem à Jéricho, c'est le Christ qui « descend » de son éternité divine en notre humanité. Il est présent au cœur de nos plus grandes souffrances, lui qui a été humilié et a subi la croix pour nous. C'est le prix qu'il a payé, le prix de la croix pour nous relever, pour nous sauver, pour prendre sur lui le poids de nos péchés, de nos douleurs. Jésus a déjà payé pour toi mon cher Nicolas. Je crois vraiment pouvoir dire qu'il te sauve et que tu es sauvé.

Puis Jésus remet l'homme blessé aux mains de l'aubergiste. Qu'est-ce que cela signifie ? Si Dieu seul guérit, nous avons besoin d'être soignés. « *Je le soigne et Dieu le guérit* » disait Ambroise Paré. Dans l'hôpital qui porte son nom, où tu fus emmené en urgence dans la nuit du 7 au 8 avril dernier, je t'ai rejoint car j'étais de passage à Paris. Ce jour-là, pour la première fois, je t'ai vu tendre les bras vers moi, effondré en pleurs, me priant de te consoler. Depuis ce jour j'ai régulièrement tâché de t'offrir ma présence à tes côtés, espérant remplacer celles qui t'ont tant manqué. Tu t'es abandonné comme un enfant jusqu'au jour de ta mort. Mais malheureusement tu n'étais plus un enfant et ta détresse était devenue absolue. Tous les soins que nous avons pu te prodiguer n'ont pas pu te relever. Dieu nous guérit : oui ! Mais il nous invite à accepter humblement de nous soigner.

L'aubergiste c'est donc l'Eglise, et la première Eglise, l'Eglise domestique, c'est la famille. La première Eglise qu'est la nôtre, est l'Eglise de nos familles. Chacune de nos familles doit devenir un lieu de consolations et de soins : une véritable auberge où chacun peut être écouté et pansé patiemment.

Pensons à chacune de nos familles et tout particulièrement à la tienne Nicolas. Que le 4 rue des Tertres à Gouvieux puisse devenir une auberge de soins et de consolations où l'on puisse apprendre à prendre soin de chacun, à s'écouter et s'abandonner dans les bras de Dieu par la Vierge Marie, notre Maman du ciel.

Confions-nous à Marie, avec les mots de la prière du père de Grandmaison. De manière un peu audacieuse, je me suis permis de changer la première phrase « *Sainte Marie mère de Dieu, gardez-moi un cœur d'enfant* » en « *Sainte Marie mère de Dieu, obtenez-moi un cœur d'enfant de Dieu.* » La simplicité, la gratuité, le non-jugement, la pureté et l'abandon cela s'apprend. Et cela doit s'apprendre dans nos familles, nos églises, nos paroisses : nous avons la vie pour cela.

Ici-bas Nicolas, tu n'as fait que commencer l'apprentissage de l'amour selon Dieu. Maintenant, puisses-tu l'achever au ciel et nous soutenir, nous qui continuons à cheminer ici-bas.

La vie sur terre n'a de sens que si elle est une école de l'amour selon Dieu, par les mains de Marie.

*« Sainte Marie, Mère de Dieu, obtenez-moi un cœur d'enfant de Dieu,
pur et transparent comme une source ;
obtenez-moi un cœur simple, qui ne savoure pas les tristesses ;
un cœur magnifique à se donner, tendre à la compassion,
un cœur fidèle et généreux qui n'oublie aucun bien et ne tienne rancune d'aucun mal.*

*Faites-moi un cœur doux et humble, aimant sans demander de retour,
joyeux de s'effacer dans un autre cœur, devant votre divin Fils ;
un cœur grand et indomptable,
qu'aucune ingratitude ne ferme, qu'aucune indifférence ne lasse ;
un cœur tourmenté de la gloire de Jésus-Christ, blessé de son amour
et dont la plaie ne guérisse qu'au ciel.*

Amen. »

NB : Voici des extraits de textes écrits par Nicolas.

Ils ont été lus pendant les veillées proposées à Paris et Gouvieux. Ces textes sont retranscrits ici au mot près, hormis les prénoms fictifs qu'il avait inventés, remplacés par son propre prénom. En effet, il m'avait précisé qu'il se décrivait lui-même en chacun des personnages.

Le versant sombre :

« Il mesura alors l'immensité de ce vide existentiel inhérent à notre condition humaine. Nul n'eût pu deviner l'océan orageux de pensées qui se déversa en lui. Croulant à son tour sous le poids de ces fleurs de son intériorité, fleurs d'apparence belle mais qui se rapprochent de la rose aux épines acérées lorsque l'apprenti fleuriste souhaite les cueillir, il alla se coucher. Il n'était pas habitué à cette sorte d'expérience mystique dans laquelle l'homme touche du doigt la profondeur de son être mais en même temps le vide de son existence que seule une vie au service des autres, peut réussir à remplir. Ce genre de vision cause généralement une déprime profonde où l'être peut constater la misère de sa propre existence.

Il est des soirs où l'on se prête à la poésie, car lorsque le cœur lui en dit, le plus simple des esthètes se retrouve être le plus grand des poètes. C'était l'état d'âme de Nicolas ce soir-là, un peu d'alcool et de passion lui suffisaient pour libérer ses sentiments. Il était joyeux, d'une vraie joie qui lui semblait profonde. Les soirées passées avec ses amis, ses conquêtes, sa passion pour la musique et la littérature, tout lui semblait facile et la vie si simple. Du moins ce soir-là. En effet, Nicolas était doté d'une grande intelligence et d'une grande sensibilité ; il semblait être bon partout : en musique, en mathématiques, en peinture, ... Tout paraissait lui être facile, il n'eût jamais besoin de travailler ses études durant. Lorsque le cœur lui disait, il savait déployer ses talents comme une fleur qui éclot. Lorsque l'on entrait dans son intimité, lorsque l'on entrait dans son amitié on n'en sortait plus. Il avait un cœur tendre et généreux. Mais une grande intelligence et une grande sensibilité annoncent beaucoup de souffrances.

Il était né en Bulgarie d'une jeune étudiante et d'un père inconnu. Abandonné quelques jours après sa naissance dans un orphelinat de Burgs, il avait été adopté par un couple français à l'âge de 18 mois. Mais il s'était renfermé en lui-même, ne faisant que difficilement confiance et ne s'ouvrant que très rarement. Sa solitude lui permettait d'exprimer ses sentiments à travers la musique – il pouvait passer des heures à improviser -.

Il est amusant de constater la faiblesse et les limites humaines. Elles plongent l'homme dans une introspection qui peut lui être ou fatale ou salutaire. Reconnaître sa faiblesse et sa petitesse est déjà un premier pas pour les dépasser. Mais il faut du temps pour les constater et encore plus pour les transcender. »

Le versant lumineux : une belle prière !

« Seigneur Dieu, tant que tu ne bâtis la maison, c'est en vain qu'œuvrent les bâtisseurs. Tant que tu ne surveilles la ville, c'est en vain que veillent les gardes. Toi dont la puissance est infinie tu œuvres chaque jour pour que nous puissions œuvrer pour toi. Toi qui te fit connaître aux juifs en leur disant avec ta tendresse paternelle « Écoute Israël, le Seigneur est l'Unique, le Seigneur est ». Toi dont l'amour est infini et la patience sans limites, vois ton pauvre serviteur qui s'en remet entièrement à toi. Je m'abandonne à toi comme le Christ s'est abandonné au Père, comme la brebis s'abandonne au pasteur. Je n'espère qu'être un avec toi. Je me sens faible, car vraiment je le suis, mais toi Seigneur, tu viens me relever. Je n'espère qu'en toi, je m'abandonne à toi, fais de moi ce qu'il te plaira. Je ne désire que toi, ne faire que ta volonté. Relève-moi de la mort pour qu'en toi je vive. Que je vive par toi, avec toi et en toi. En tes mains je remets mon esprit. » Et Il tomba au sol, mort.

Toute la paroisse se réunit pour ses funérailles et le Père Benoît lui rendit ce bel hommage : « Entre Nicolas dans la maison du Père comme tu rentrais au presbytère : tu y es tout autant chez toi que dans chacune des pièces de la paroisse. Entre avec le glorieux cortège des anges dans la lumière. Entre avec le glorieux cortège des saints. Entre avec le glorieux cortège de ceux qui ont œuvré pour que la moisson soit abondante. Nous n'aurons de cesse de te pleurer mais aussi de te prier pour que tu intercèdes auprès de Dieu pour la paroisse. Ta mort ne signifie pas la fin de ton travail pour la paroisse. Au contraire, tu pourras œuvrer encore plus pour la rédemption de chacun d'entre nous.

Ô Seigneur, prends soin de Nicolas comme il prit soin de la Paroisse. Vois ces ornements noirs, signe de notre tristesse et de notre deuil. Réjouis-nous par ta grâce pour que nous puissions toujours te chercher avec vigueur comme le fit chaque jour Nicolas. Rends nos cœurs doux et humbles, sensibles à ta volonté pour que nous œuvrions chaque jour à ton royaume. Amen. »